

## Roland Barthes, moderne, antimoderne, postmoderne ?

Laurent Demoulin  
Université de Liège

### Une table ronde et une controverse au carré

La pensée de Roland Barthes était tellement ondoyante, comme un tissu diapré virevoltant autour d'une danseuse andalouse, ou comme les camaïeux qu'il a évoqués dans son séminaire sur le Neutre, qu'il est loisible de tenir à son sujet des propos tout à fait contradictoires sans pour autant se fourvoyer. Deux lecteurs s'opposent frontalement quant à leur interprétation de son œuvre : il se peut qu'ils aient tous deux raisons. Aussi, comme le note Claudia Amigo Pino : « Il est possible de classer l'œuvre de Barthes en mille parties : on peut parler du Barthes sémiologue, du Barthes hédoniste, du Barthes critique... Mais il est également possible de classer ses lecteurs [...] »<sup>1</sup>

Tentons l'expérience avec la table ronde qui s'est tenue, lors du colloque « Avec Roland Barthes », au Collège de France, le 13 novembre 2015, et qui réunissait Alain Finkelkraut et Marc Fumaroli ainsi que les trois organisateurs, Antoine Compagnon, Éric Marty et Philippe Roger<sup>2</sup>. Bien que le ton des échanges y soit tout à fait affable, des points de vue contradictoires s'y exposent et chacun trouve des arguments pour défendre habilement sa position, force citations à l'appui. Il est vrai qu'il en va ainsi de toute interprétation, qui consiste toujours d'abord à couper dans un texte, comme le souligne Pierre Bayard<sup>3</sup>. Il n'empêche que certaines pensées semblent se prêter mieux que d'autres à la polysémie exégétique. À ce propos, les mots que Barthes a employés au sujet de Racine s'appliquent sans doute à lui-même : « Son génie [...] ne serait alors situé spécialement dans aucune des vertus qui ont fait successivement sa fortune [...], mais plutôt dans un art inégalé de la disponibilité, qui lui permet de se maintenir éternellement dans le champ de n'importe quel langage critique. »<sup>4</sup> En vertu de la disponibilité de Barthes, l'auditeur de la table ronde du Collège de France, après chaque prise de parole, a envie de se dire : « Ce n'est pas faux... »

De quoi est-il question ? Le débat s'y construit spontanément autour d'une double antonymie – c'est-à-dire de deux questions qui ont suscité des réponses diamétralement opposées. Ces questions implicites pourraient être, me semble-t-il, formulées ainsi : d'une part, « Roland Barthes est-il toujours resté fidèle à lui-même ou a-t-il changé son fusil d'épaule à la fin de sa vie ? » Et, d'autre part, « Roland Barthes est-il moderne ou antimoderne ? » Alain Finkelkraut considère qu'un second Barthes, tourné vers le passé, « a trahi » le premier Barthes, « porte-drapeau » des modernes croyant au « progrès péremptoire » : Barthes est donc passé du « progrès » au « regret ». Marc Fumaroli défend un point de vue similaire : à un premier Barthes, moderne, marxiste et scientifique, a succédé un second Barthes qui laissait libre cours à sa subjectivité. En face, Antoine Compagnon, Éric Marty et Philippe Roger plaident pour l'unité de l'œuvre : il n'y a qu'un seul Barthes, qui tournent parfois sur lui-même au gré de la fameuse spirale de Vico, et qui depuis toujours a éprouvé une vive tension entre le passé et le présent. Cependant, s'il est difficile de circonscrire la position de Roger quant à la modernité de Barthes, Compagnon et Marty ne

---

<sup>1</sup> Claudia Amigo Pino, « Genèse d'une critique magique. Les grands projets de Roland Barthes dans les séminaires de l'EHESS », dans Jean-Pierre Bertrand (dir.), *Roland Barthes. Continuités*. Colloque de Cerisy 2016, Paris, Christian Bourgois, 2017, p. 189.

<sup>2</sup> Ce colloque n'a pas fait l'objet d'une publication. Mais il est possible d'en télécharger les enregistrements sur le site du Collège de France, à la page <http://www.college-de-france.fr/site/antoine-compagnon/symposium-2015-11-13-17h00.htm>. Les mots cités qui suivent sont donc issus de mes transcriptions.

<sup>3</sup> Références<<<

<sup>4</sup> BARTHES Roland, *Sur Racine* [1963], dans *O. C.* tome II 1962-1967, Paris, Seuil, 2002, p. 54-55.

semblent pas être tout à fait d'accord entre eux. Certes, Compagnon, qui joue en même temps le rôle de participant et de modérateur, a la courtoisie de très peu se donner la parole, mais on comprend à demi-mot qu'il considère que Barthes a toujours été antimoderne : il fait d'ailleurs pudiquement référence à son ouvrage sur le sujet (dont nous reparlerons). Commentant le propos de Finkelkraut, il déclare en effet : « J'y reconnaissais le Barthes que j'ai eu le malheur de qualifier, jadis ou naguère, d'antimoderne. » Éric Marty, au contraire, plaide pour un Roland Barthes demeuré jusqu'au bout fidèle à la modernité : même dans ses derniers écrits, l'auteur de *La Chambre claire* a cherché la nouveauté, ne fût-ce qu'à travers le fameux motif de la « Vita Nova » et le rêve d'un nouveau type d'écriture qui ouvrent le séminaire *La Préparation du roman*. Et si, par ailleurs, il se met soudain, à la fin de sa vie, à défendre les classiques, c'est parce que son « hypersensibilité au présent » lui a fait comprendre, avant tout le monde, que les temps changeaient, à tel point que les classiques devenaient fragiles et, donc, neufs. Barthes, selon Marty, est fidèle à lui-même : c'est la société qui mute et non lui.

Ces prises de positions peuvent être formalisées en un « inévitable » (comme dit Genette) tableau à double entrée – que voici :

	Le dernier Barthes est antimoderne	Le dernier Barthes est moderne
Barthes a changé de position	Finkelkraut, Fumaroli	/
Barthes n'a pas changé de position	Compagnon	Marty

Une case reste vide : celle selon laquelle Barthes aurait évolué en quittant une position antimoderne pour devenir le chantre de la modernité. La disponibilité de Barthes est telle qu'il n'est pas tout à fait impossible de défendre cette position : il suffirait d'opposer les premiers textes sur Camus ou le texte intitulé « Plaisir aux classiques » de << à *Sollers écrivain* paru en 1979, soit un an avant sa mort et le tour serait joué !

Mais telle n'est pas mon opinion : il ne me reviendra pas l'honneur de combler la case vide, bien qu'un tel comblement est toujours satisfaisant pour l'esprit. Pire : ma proposition ne correspond à aucune case du tableau. Pourtant, s'il fallait l'y faire entrer de force, c'est bien aux antipodes de celle de Compagnon qu'elle devrait se situer. Je crois, en effet, d'une part, que Barthes a changé de positions et que, d'autre part, il a été fondamentalement moderne. Avant de m'en expliquer, peut-être est-il utile de commenter brièvement la position inverse de la mienne, c'est-à-dire celle d'Antoine Compagnon, qui est développée dans son ouvrage de 2005, *Les Antimodernes, de Renan à Barthes*.

### **Antoine Compagnon et le fantôme de Roland Barthes**

Pourquoi diable, quand il s'agit d'un grand contemporain, prend-on plus souvent la parole en cas de désaccord que d'accord ? Antoine Compagnon est lucide, intelligent, cultivé, convaincant, il a lu et relu Barthes – que, de surcroît, il a connu personnellement. Dans mon petit parcours de lectures personnel, ce penseur a compté énormément : j'ai lu, à l'époque, *Les Cinq Paradoxes de la modernité* et *Le Démon de la théorie* comme des ouvrages relançant, grâce à une synthèse éclairante, une discipline qui avait déjà tendance, durant les années 1990, à se replier sur son glorieux passé. Je continue à lire ses livres avec grand intérêt et je *podcaste* assidûment ses cours au Collège de France. Compagnon, dis-je souvent à mes étudiants, c'est le patron ! Sur quelle légitimité pourrais-je m'appuyer pour me permettre de le contredire ? Je ne me crois certes pas plus malin que lui ! Il y a là un mystère, qui mériterait que je m'interroge plus avant. Mais tel n'est pas le sujet de cet article... À moins que... D'ordinaire, qu'il parle de Montaigne, de Proust, de Baudelaire, de l'année 1966 ou de Joseph

de Maistre, Compagnon me convainc toujours. Il n'y a que lorsqu'il évoque le fantôme de Roland Barthes que je lui résiste. Est-ce de ma faute ou de la sienne ? Là aussi, je devine une piste de réflexion féconde, mais qui me mènerait trop loin, assurément.

Revenons donc à nos moutons, c'est-à-dire aux *Antimodernes de Joseph de Maistre à Roland Barthes*. Bien que je le trouve, une fois de plus, passionnant et hautement instructif, cet ouvrage me pose deux problèmes.

Le premier, qui a déjà été souligné à plusieurs reprises, a trait à la grande extension de sens que présentent les différentes définitions que Compagnon donne de l'antimoderne, comme le note Yael Dagan : « Une définition aussi large de l'antimoderne permet de considérer presque chaque écrivain sous cette étiquette, et ainsi de vider la catégorie de sa substance. Compagnon ne le nie pas. »<sup>5</sup> Mon malaise va plus loin, dans la mesure où les définitions en question sont en outre volontiers paradoxales. Dès la page 8, Compagnon note en effet : « Les antimodernes – non les traditionalistes donc, mais les antimodernes authentiques – ne seraient autres que les modernes, les vrais modernes, non dupes du moderne, déniaisées »<sup>6</sup>

Les antimodernes sont les modernes : pur paradoxe. Pourquoi les appeler ainsi, alors ? Pourquoi contredire le sens du préfixe « anti- » ? Pourquoi pas, après tout ? *A priori*, je veux bien suivre ce type de pensée, souvent stimulant, et m'y perdre avec délectation, mais je m'en étonne quelque peu : ce n'est pas le genre de la maison. Compagnon n'est pas Blanchot<sup>7</sup>. L'auteur de *Une question de discipline* ne peut s'installer durablement dans l'orbe du paradoxe. Celui-ci se résout au fil de l'ouvrage : l'antimoderne ne reste pas longtemps le moderne déniaisé, il devient bientôt une sorte d'intermédiaire entre le moderne et le traditionaliste pur : « La distinction entre le moderne et l'antimoderne étant par définition relative, on est toujours le moderne de l'un et l'antimoderne de l'autre. Chateaubriand, le premier des antimodernes à nos yeux, est le pire des modernes aux yeux de Maurras [...]. »<sup>8</sup> Mais si l'antimoderne est un moderne soft, il est aussi, peut-on inférer, un traditionaliste soft. La pente est alors savonnée : à la façon dont le bon sens, comme Compagnon l'a si bien expliqué, a repoussé, au cours des années 1980, dans les études littéraires, le fameux démon de la théorie des années 1960, le sens étymologique simple du terme reprend sa place dans le texte, l'antimoderne étant simplement contre le moderne, c'est-à-dire réactionnaire. Ainsi, Balzac, qui, à la première page du livre, fait partie de la longue liste des antimodernes, ne semble nullement nuancé dans le portrait qu'en brosse Compagnon : pour la religion, la famille et la monarchie, contre la démocratie, *etc.* L'auteur de la Comédie humaine est ensuite rapproché de Bourget, qui lui-même est alors comparé à... Maurras<sup>9</sup>. Les deux catégories finissent donc par se recouvrir.

Si l'on acceptait au départ de rapprocher Barthes de Chateaubriand, on se demande tout de même, ce stade, pourquoi un homme de gauche, qui a flirté avec le marxisme, serait rangé parmi les royalistes et les antidémocrates de la droite dure.

---

<sup>5</sup> Yaël Dagan, « Antoine Compagnon, *Les Antimodernes* », dans *Mil neuf cent*, n° 24, 2006, p. 210-212, compte rendu disponible à la page : <http://www.revue1900.org/spip.php?article110>.

<sup>6</sup> Antoine Compagnon, *Les Antimodernes de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèques des idées, 2005, p. 8. Autre exemple : « L'antimoderne [...] a du mal à composer : son œuvre est toujours un peu monstrueuse. C'est aussi ce qui persiste à faire de lui un moderne. » (*Ibidem*, p. 28)

<sup>7</sup> Il y aurait deux types de penseurs intéressants : d'une part, ceux qui posent d'abord un concept solide puis qui le nuancent et ne cessent de le nuancer, quitte à aboutir à un plaisant paradoxe et, d'autre part, ceux qui d'emblée s'appuient sur un concept paradoxal, comme s'ils intégraient la nuance dans l'œuf et la couvaient ensuite pour qu'elle ne cesse de croître, au risque de ne plus très bien savoir à quoi elle s'applique au juste. À mes yeux, Compagnon appartient à la première famille. Barthes aussi, même s'il va plus loin dans la nuance ; Blanchot ou Lacan à la seconde.

<sup>8</sup> *Ibidem*, p. 53.

<sup>9</sup> *Ibidem*, p. 74.

Le même parcours terminologique descendant reprend dans le chapitre consacré à Barthes. Le propos s'ouvre sur le paradoxe (tout en confirmant mon hypothèse quant à la position que Compagnon prend dans la table ronde évoquée *supra*) : « Barthes a toujours été un antimoderne, comme tous les vrais modernes. »<sup>10</sup> Mais, très vite, il est question d'une attitude franchement réac du dernier Barthes, comme Compagnon le souligne lui-même : « on se croirait dans *Le Figaro* »<sup>11</sup>, s'exclame-t-il en commentant un propos, il est vrai clairement passéiste, du dernier Roland Barthes. Ne finissons pas : *Le Figaro* ne représente pas pour Compagnon une paradoxale antimodernité qui, à force d'ambiguïté dans le clair-obscur, atteindrait à la seule vraie modernité qui vaille. Non, dans ce segment de phrase, *Le Figaro*, pour Compagnon comme pour tout le monde, signifie bel et bien la droite réactionnaire par excellence. Donc de l'antimoderne moderne, le texte a glissé spontanément à l'antimoderne traditionnaliste.

La thèse que défend Compagnon est *in fine* la suivante : le dernier Barthes serait antimoderne-réac et là se cacherait la vérité de la pensée de toute une vie. Même si, on l'aura compris, je n'adhère pas à cette lecture, les arguments que Compagnon mobilise sont loin d'être nuls et méritent qu'on s'y attarde.

Compagnon sait évidemment que Barthes a pourfendu la Sorbonne et défendu Robbe-Grillet puis Sollers. Mais, d'une part, il s'inscrit en faux contre ses positions d'alors et d'autre part, il en justifie son ancien ami par la logique de la polémique ou celle de l'époque :

[...] il a radicalisé au-delà du raisonnable ses positions théoriques en riposte au pamphlet de Raymond Picard contre son *Sur Racine* [...]. Il propose désormais, fût-ce avec des circonvolutions, une sorte de manifeste antimoderne réhabilitant le « romantisme large », généreux, compassionnel et charitable, de Rousseau à Proust. Tournant le dos à la modernité, il redevient classique.

En vérité, le tempérament de Barthes l'a toujours poussé plus vers les œuvres classiques ou romantiques que modernes. Ses rapports avec les avant-gardes ont toujours été ambigus. Aussi son antimodernisme ultime paraît-il moins le produit d'une conversion tardive et d'une rupture tragique qu'un retour aux sources et la reconnaissance d'une ancienne fidélité, désignant après coup la période structuraliste et post-structuraliste, le cheminement avec *Tel quel* et l'apologie de la Textualité, comme un quiproquo prolongé.<sup>12</sup>

Antoine Compagnon ne manque pas d'arguments. D'un côté, il se base sur les premiers textes de Barthes, écrits au sanatorium, qu'il lit d'une certaine façon et que je lirai, plus loin, d'une autre. De l'autre, à l'autre extrémité du temps, il relève la fameuse série des petites phrases de 1977 par lesquelles Barthes exprime ses doutes vis-à-vis de la modernité : « Et puis, vient peut-être un jour, dans la vie d'un intellectuel, d'un écrivain, où il lui est indifférent d'être d'avant-garde ou pas »<sup>13</sup> ; « [...] rien ne dit que l'avant-garde qui vient [...] ne doive réoccuper des positions apparemment anciennes »<sup>14</sup> ; « Tout d'un coup, il m'est devenu indifférent de ne pas être *moderne* »<sup>15</sup>... J'y reviendrai également. Compagnon relève par ailleurs aussi, dans le séminaire *La Préparation du roman*, des propos qui ne m'avaient pas frappé et qui sont, il faut bien le reconnaître, clairement passéistes, notamment au sujet de la mort de la littérature et de l'évolution de la langue française, qui serait en train de disparaître. Sur ce point, Barthes se trompaient : la France qui selon lui ne contenait plus d'écrivain nobélisable a obtenu depuis 1980 trois prix Nobel (quatre si l'on compte Gao Xingjan, Chinois qui a pris la nationalité française et dont le théâtre est rédigé en français).

<sup>10</sup> *Ibidem*, p. 404.

<sup>11</sup> *Ibidem*, p. 411.

<sup>12</sup> *Ibidem*, p. 415.

<sup>13</sup>

<sup>14</sup>

<sup>15</sup>

D'accord donc pour concéder à Antoine Compagnon la présence, sur la fin, d'un Barthes antimoderne et passéiste, mais c'est à mes yeux un Barthes périphérique et minoritaire, même dans *La Préparation du roman*.

Pour montrer l'ambivalence de Barthes vis-à-vis des avant-gardes, Compagnon évoque la réticence de Barthes vis-à-vis du théâtre de Beckett et sa préférence pour Brecht, au gré de prises de position « classiquement marxiste »<sup>16</sup>. La démonstration de Compagnon, là, ne me convainc guère. Car soutenir Brecht contre Beckett (est-ce d'ailleurs si clairement la position de Barthes ?), ce n'est pas du tout antimoderne. C'est simplement préférer une avant-garde ancienne (*L'Opéra de quat'sous* date de 1928) à une plus récente (*En attendant Godot* a été créé en 1952). S'il est moins radical que Beckett, Brecht est malgré tout moderne, dans la forme comme dans le propos : il ne faut pas le confondre avec Giraudoux ou avec Anouilh ! Et même si l'on est « classiquement » marxiste, on n'a pas pour autant les honneurs du *Figaro* ! Certes, Barthes n'a pas soutenu toutes les avant-gardes, il est passé à côté de Beckett et plus tard de Perec, mais il en va ainsi de tous les modernes, qui sont toujours, par nature, selon la logique partisane de l'avant-garde, extrêmement sélectifs. Ce n'est pas parce qu'il se défiait des surréalistes que Queneau pourrait mériter le titre d'antimoderne : il était d'une autre avant-garde que Breton, voilà tout !

Enfin, Compagnon se livre à une très intéressante comparaison entre les figures de Barthes et de Paulhan, qu'il rapproche, au-delà de leurs différences, dans leur rapport à la langue. Le propos repose sur une caractérisation, venue de Paulhan, de l'avant-garde par une haine du langage. Sur ce point, là aussi, Barthes n'aurait été que passagèrement avant-gardiste, contre lui-même, contre son penchant naturel : « Si Barthes douta un temps de la langue au point de l'identifier au fascisme, s'il fut passagèrement alliance avec les *misologues*, [...] il en était revenu à l'époque de son dernier cours [...], dont toute la fin est inspirée par un amour ravivé de la langue. »<sup>17</sup>

Là aussi, je résiste, à la fois à Compagnon et à Paulhan. L'avant-garde obéit certes à une logique de l'envers et contre tout, de la destruction et de la déconstruction, et de la Terreur face à laquelle, d'accord, on pourrait s'élever le parti de la Maintenance. Mais l'amour est-il nécessairement du côté de la Maintenance ? Rien n'est moins sûr. Les révolutionnaires du langage aiment peut-être celui-ci plus que les zélés défenseurs de l'immobilité linguistique, même s'il s'agit peut-être d'amour-haine. De part et d'autres, nous avons affaire à des écrivains.

Quant à Barthes, s'il tient, je l'ai reconnu,

---

<sup>16</sup> Antoine Compagnon, *Les Antimodernes de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, op. cit., p. 421.

<sup>17</sup> *Ibidem*, p. 432-433.